

Nos 116-117

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

PUBLICATION MENSUELLE

---

# Dans les chantiers

*Par*

*Le P. Joseph-Alphonse DESJARDINS, S. J.*

Préface de M. G.-C. PICHÉ,  
*chef du service forestier, Québec.*

---

FAITS SOCIAUX

---

**Prix: 25 sous**

MONTRÉAL

L'ÉCOLE SOCIALE POPULAIRE

*Direction:*

SECRETARIAT DE L'É. S. P.  
1075, RUE RACHEL, 1075

*Administration:*

L'ACTION PAROISSIALE  
1300, RUE BORDEAUX, 1300

TOUS DROITS RÉSERVÉS

# L'École Sociale Populaire

1075 EST, RUE RACHEL, MONTRÉAL

## *Quelques brochures d'actualité :*

### **Réformes scolaires**

— où sont exposés la nature et le but des modifications introduites cette année dans le programme d'études de nos écoles. Très utile aux institutrices, aux commissaires d'écoles et aux parents, pour leur faire mieux saisir où doit tendre l'éducation dans notre province.

### **La Gaspésie — Le Nord qui s'ouvre**

— de lecture très attachante, font connaître nos plus belles régions de colonisation et s'efforcent de détourner le mouvement qui porte les nôtres vers les États-Unis.

### **La Société catholique de Protection et de Renseignements**

— fait connaître une des plus belles et des plus utiles organisations de la charité catholique. Indispensable aux personnes qui s'occupent d'œuvres charitables à Montréal. S'adresse particulièrement aux membres du clergé, aux conférences de de Saint-Vincent de Paul, aux dames de charité, aux communautés religieuses vouées au soulagement du prochain.

### **Le Travail du Dimanche dans notre industrie Le Problème des Narcotiques Le Charbon au Canada**

— où sont traitées des questions d'une importance particulière à l'heure actuelle.

*Toutes les commandes peuvent être adressées à*

**L'ACTION PAROISSIALE**

**1300, rue Bordeaux :: :: Montréal**

*Nihil obstat :*

Edmour HÉBERT,

*Censor librorum*

*Imprimi potest :*

Ed. LECOMPTE, S. J.,

*Vice-Praep. Prov. Canad.*

*Imprimatur :*

E.-A. DESCHAMPS, *vicarius generalis,*

8a die mensis septembris 1923

HN  
31 116-117  
E34  
v. 116-117  
1923

## AVANT-PROPOS

---

**D**EPUIS quelques années on s'occupe beaucoup du relèvement social d'une classe de travailleurs particulièrement négligée jusqu'ici, la classe des hommes de chantier.

Chaque année, à l'automne, plusieurs milliers d'hommes partent de nos campagnes pauvres, des régions de colonisation, même des villes, et s'enfoncent dans les forêts du Nord, au service des gros marchands de bois, pour faire la coupe des arbres. Ils sont là quelques mois, séparés de leur famille, travaillant fort et s'ennuyant beaucoup.

On a voulu, dans ces derniers temps, procurer à ces hommes des moyens de passer plus utilement et plus agréablement les longues heures de loisir que leur apportent les dimanches et les interminables soirées d'hiver. Ces hommes, ainsi groupés et désœuvrés, ne pourraient-ils pas compléter leur éducation première, éclairer leur patriotisme, perfectionner leurs connaissances techniques, ouvrir leur esprit par l'étude de sciences usuelles mises à leur portée? Dans un ouvrage qui eut du retentissement, *The University in Overalls*, publié à Toronto en 1920, M. Alfred Fitzpatrick pose la question et montre combien il serait facile de la résoudre. Il indique quel excellent travail pourrait être accompli dans ces milieux par le bon cinéma, par les projections lumineuses, par des conférences et des bibliothèques. Ce serait là, dit-il, une entreprise digne du patronage de nos universités.

En fait, l'idée n'est pas seulement lancée, elle est en voie d'exécution. Nos journaux en ont parlé plus d'une

fois, des associations canadiennes-françaises se sont déjà mises à l'œuvre pour faire parmi les nôtres ce que la Y. M. C. A. commence un peu partout. En même temps les gouvernements provinciaux ont pris des mesures pour assurer le respect des lois de l'hygiène dans ces campements plus ou moins improvisés.

C'est pour faire connaître ce champ d'action que l'École sociale populaire publie aujourd'hui les savoureuses descriptions du R. P. Desjardins. Afin de rendre l'information plus complète, elle a demandé au distingué directeur du service forestier de Québec, M. G.-C. Piché, quelques notes sur l'« Œuvre des Chantiers », à laquelle il se dévoue avec un zèle qui ne réussit pas à se dérober au public. Puissent ces deux contributions assurer à l'Œuvre des Chantiers de nombreux concours et des succès toujours croissants.

É. S. P.

## « L'ŒUVRE DES CHANTIERS »

---

Je suis heureux de pouvoir donner, en guise de préface à l'intéressant travail du R. P. Desjardins sur les chantiers, quelques notes complémentaires sur ce que les laïques peuvent faire pour seconder l'œuvre admirable qu'accomplissent les missionnaires forestiers.

L'œuvre des chantiers, — c'est ainsi que la désignait Mgr Guigues dans sa lettre du 9 janvier 1860, adressée aux Conseils centraux de la Propagation de la Foi, — a une grande importance. Grâce au dévouement de nos religieux, continuant la tradition de leurs devanciers qui accompagnaient les coureurs des bois pour évangéliser les Indiens, les Canadiens français et les autres catholiques qui travaillent aux exploitations forestières peuvent accomplir leurs devoirs religieux quelques fois durant l'hiver. Il serait désirable que cet apostolat pût se faire plus fréquemment à cause des excellents résultats qu'il donne. Aussi espérons-nous qu'il sera possible aux missionnaires, dans un avenir rapproché, de faire des visites plus régulières et plus nombreuses. A cet apostolat pourraient être préposés les prêtres qui visitent les centres de colonisation. Pour rendre possible une telle venue, des villages forestiers seraient nécessaires qui, formés de bourgs échelonnés le long des grandes artères des exploitations, comme on en voit en Europe, pourraient fournir la main-d'œuvre des chantiers. Aujourd'hui, le recrutement des ouvriers est fait au petit bonheur, et c'est pour quoi l'on voit dans les chantiers des gens de diverses

professions et de tout métier. Il reste cependant que le gros du personnel est encore recruté dans les nouvelles paroisses de colonisation.

Une autre raison pour souhaiter un passage plus fréquent des missionnaires, c'est l'activité des propagandistes de la Y. M. C. A. qui s'occupent de donner des conférences sur des sujets économiques et religieux et de distribuer des tracts bibliques et autres. Il est bon que les catholiques fassent contrepoids à cette campagne d'évangélisation qui s'étend aujourd'hui, non seulement aux chantiers de la province d'Ontario, mais aussi à ceux du Témiscamingue et du Kipewa.

S'il est important de soigner l'âme, il est bon aussi de soigner l'intelligence de ces braves gens. Il faut entretenir l'esprit et la morale catholiques par des lectures appropriées. Autrement, si on les laisse à eux-mêmes, les ouvriers forestiers s'adonnent à des distractions plutôt vides. On joue aux cartes, mais, pour la circonstance, les jetons sont remplacés par des allumettes, voire même par des palettes ou des *torquettes* de tabac. Quand on ne joue pas aux cartes, on converse ou l'on écoute pérorer quelque beau parleur sur les questions politiques et sociales. Il se rencontre parfois quelques-uns de ces fameux conteurs d'histoires et de légendes qui savent retracer de façon homérique les exploits fabuleux de Petit-Jean, d'hommes forts comme Montferrand, ou d'hommes de bois comme Bunyan. La façon de ces conteurs est vraiment remarquable et l'intérêt avec lequel on suit leurs récits, qui se prolongent parfois plusieurs séances, ne l'est pas moins. Mais il arrive assez souvent, dans certains quartiers, que les histoires épicées remplacent les récits substantiels et sains, et c'est pourquoi le séjour des chantiers devient parfois dangereux pour les jeunes gens. Il ne

faut pas oublier que les jurons et parfois même les blasphèmes sont encore de mise, surtout dans la bouche de certains gars du type *Jolicœur*. L'an dernier les images du Sacré Cœur, portant la légende *Ne blasphémez pas*, ont été affichées dans chacun des 3,200 chantiers de la province, et ce travail sera continué non seulement ici, mais dans les exploitations voisines d'Ontario et du Nouveau-Brunswick, où les travailleurs sont en grande partie de nos compatriotes.

On doit cependant reconnaître qu'à part certaines *jeunesses*, qui se croient de grands hommes quand ils peuvent formuler à propos de rien et à propos de tout des jurons dont parfois rougiraient des soudards, le plus grand nombre des ouvriers forestiers savent beaucoup mieux se servir de leur langue. Si les chefs de campement veulent y mettre un peu de zèle, la race des bravaches aura bientôt cessé d'être et personne ne les regrettera. Quelques-uns se lamentent sur la disparition du gars de chantier célèbre par son inconduite, par ses blasphèmes, par sa grande habileté à abattre les arbres et à courir sur les tronçons flottants, et par ses migrations nombreuses à travers les coupes du Canada et des États-Unis. Je crois, au contraire, que les ouvriers d'aujourd'hui sont aussi braves, car les billots flottés de nos jours sont de petits diamètres et il faut être rudement habile et capable pour s'aventurer à courir dessus au hasard du courant. Les travaux d'exploitation requièrent, aujourd'hui, des connaissances plus étendues, car il faut construire de nombreuses écluses, des glissoires, et employer mille moyens différents pour amener le bois du parterre des coupes jusqu'aux usines. Les bûcherons actuels forment une classe d'ouvriers plus sérieux et tout aussi effectifs que leurs prédécesseurs.

Ils possèdent des rudiments d'instruction qui manquaient fort souvent à leurs pittoresques devanciers. La proportion d'illettrés a beaucoup diminué parmi eux.

C'est pourquoi tous ces gens sont avides de lire tout ce qui leur tombe sous la main. Les distributions gratuites de livres inaugurées par la Saint-Vincent de Paul de Québec, par l'Association de la Jeunesse catholique d'Ottawa et par quelques compagnies forestières, ont donné de très bons résultats et l'on pouvait voir avec quel plaisir ces braves gens accueillent ces envois et avec quelle attention ils écoutaient le lecteur, puis de quelle façon ils commentaient ensuite l'intrigue développée ou les faits relatés dans le volume.

Ici, je dois avertir ceux qui sont disposés à nous adresser des volumes de vouloir bien faire un choix, car il s'agit de choses saines, de lectures profitables, mais il ne faut pas se borner à n'envoyer que des brochures traitant exclusivement de matières religieuses. Il faut agrémenter un peu l'ensemble. Pourquoi ne pas joindre aux envois quelque chose concernant notre histoire canadienne, des livres exaltant le patriotisme, afin d'inspirer à nos gens la fierté de leurs origines, afin de leur donner le sentiment de leur valeur réelle, afin qu'ils ne se croient plus inférieurs aux autres, afin qu'ils aient l'âme des fils des vainqueurs de la grande guerre et que disparaisse en eux l'engourdissement défaitiste qui subsistait parmi nous depuis 1870. Il en est de même des questions agricoles. Il nous faut des bulletins sur les modes d'exploitation rurale, sur la valeur de la rotation, sur les effets du glaisage, sur l'emploi des engrais, etc., etc. Il faut aussi faire une certaine part à des récits comme ceux de M. Adjutor Rivard, de l'abbé Groulx, du frère Gilles, de Louis Hémon, du frère Marie-Victorin, des concours de la Saint-Jean-

Baptiste, etc. Les ouvrages de vulgarisation scientifique seraient également appréciés, mais il est inutile de nous adresser des livres somptueusement reliés car les ouvriers ne peuvent en prendre soin comme on peut le faire dans les villes.

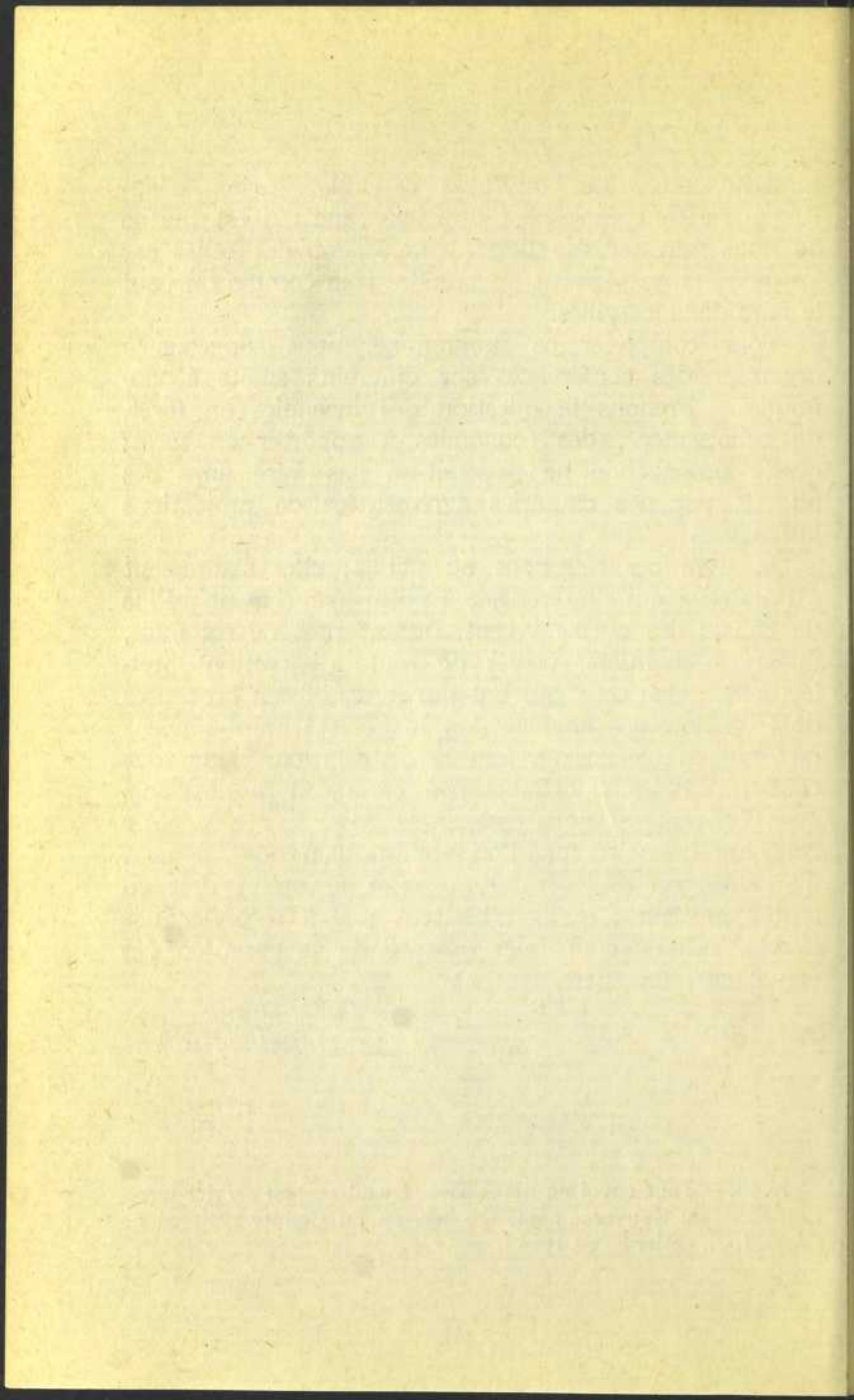
Pour compléter ce programme, nous songeons à organiser des conférences sur différents sujets économiques. Prenons la question des incendies en forêt, du reboisement, des économies à apporter en forêt; quelle propagande ne pourrait-on pas faire dans ces milieux par des causeries agrémentées de projections lumineuses ?

Je livre ces réflexions au public; elles s'adressent à tous ceux qui s'intéressent à notre avancement. Plus de 25,000 des nôtres vivent, durant près de six mois, dans les chantiers, privés de toute distraction intellectuelle. Que ceux qui ont des livres et des brochures de trop nous les envoient, et la Société Saint-Vincent de Paul de Québec en fera la distribution. Que tous ceux qui désirent collaborer à cette œuvre nationale nous écrivent, et nous essayerons, avec leur aide et le concours financier que l'on voudra bien nous donner, d'organiser cette distribution. Cet apostolat doit en tenter plusieurs; qu'ils n'hésitent pas à seconder nos efforts, afin de contribuer à améliorer la situation des travailleurs forestiers.

G.-C. PICHÉ

*Ingénieur-forestier*

*N. B.* — Tout envoi de livres peut être adressé au Service forestier, Hôtel du Gouvernement, Québec, ou au Comité régional de l'A. C. J. C., casier 303, Ottawa.



## Dans les chantiers

---

PLUSIEURS de nos compatriotes travaillent dans les chantiers. Ils passent les longs mois de l'hiver dans les bois, loin de toute habitation. Jusqu'ici, il n'y a eu guère que des prêtres qui se sont occupés de leurs intérêts spirituels en les visitant et leur donnant la chance de faire leurs Pâques.

Voici que la Société Saint-Vincent de Paul, de Québec, et l'Union régionale de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne-française d'Ottawa ont résolu de s'intéresser au bien-être physique et moral de nos bûcherons.

Quelques détails sur leur vie, leurs travaux et leurs occupations; quelques notes sur l'apostolat des chantiers, pourront aider, nous n'en doutons pas, les promoteurs de cette bonne œuvre.

Quelle était la vie des chantiers dans les premiers temps? Quelle est-elle aujourd'hui?

Un intéressant travail de M. Edmond-J. Massicotte, lu devant les membres de la Société Royale du Canada à leur séance de mai 1922, répond bien à la première question.

Notre artiste distingué, l'auteur des dessins et des tableaux si heureux et si appréciés des mœurs canadiennes de l'ancien temps, parla des chantiers d'il y a un demi-siècle, lorsque, à l'automne et au printemps, faute de routes carrossables, les provisions étaient transportées à dos d'homme; lorsque la même hutte servait

de dortoir, de cuisine, de séchoir, d'atelier, lorsqu'il n'y avait pas même de poêle, mais seulement ce qu'on appelait la *cambuse*, c'est-à-dire un foyer formé par des pierres plates posées sur le sol et entourées de grosses roches rondes; lorsqu'on prenait ses repas, composés invariablement de pain, de soupe aux pois, de lard salé et de fèves, dans des plats de ferblanc posés sur les genoux ou sur les bancs, lorsque tout se faisait dans un beau mépris des lois de l'hygiène.

Maintenant tout s'est bien amélioré et les anciens se moquent des jeunes quand ils parlent de la misère des chantiers.

« De la misère, s'exclame avec mépris Edwige Légaré, dans *Maria Chapdelaine*, se faisant leur interprète. Les jeunes d'à présent ne savent pas ce que c'est que d'avoir de la misère. Quand elles ont passé trois mois dans les bois, elles se dépêchent de redescendre... Et même dans les chantiers, à cette heure, ils sont nourris pareil comme dans les hôtels, avec de la viande et des patates tout l'hiver. Il y a trente ans... Il se tut quelques instants et exprima d'un seul hochement de tête les changements prodigieux qu'avaient amenés les années. »

Malgré les changements prodigieux, malgré les affirmations d'Edwige Légaré, la vie des chantiers est encore pénible et ennuyeuse pour le grand nombre. Un voyage dans la forêt canadienne nous en convaincra.

#### LA VIE AUX CHANTIERS

Nous ne nous arrêterons pas sur la lisière où nos braves défricheurs se sont bâti une cabane de troncs d'arbres, y vivent avec leur famille, font reculer le bois et lui arrachent le sol, lambeaux par lambeaux. Ils ne sont pas tellement éloignés de l'église qu'ils ne puissent

y aller, sinon tous les dimanches, du moins de temps en temps.

Plongeons dans la forêt. Nous découvrirons d'abord les *jobeurs*. Ce sont d'ordinaire des cultivateurs des alentours, des journaliers des villages avoisinants. Ils se sont réunis par groupes de quatre, six, dix, se sont élevé des cabanes en bois rond ou se sont installés dans quelques vieux chantiers abandonnés par des compagnies qui ont passé et se sont emparé du meilleur bois.

Inutile de dire que, travaillant pour eux-mêmes, ils ne perdent pas de temps. Ils s'occupent à faire du bois de chauffage, du bois de pulpe ou bien des traverses pour les compagnies de chemins de fer, ou enfin des billots qui alimenteront une petite scierie locale.

Ces petits groupes sont rarement visités par le prêtre, ou bien parce qu'ils sont tellement ensevelis sous bois et dans la neige qu'on ignore même leur existence; ou bien le *campe* est si petit, les hommes y sont tellement à l'étroit qu'ils ne peuvent trouver un coin pour le missionnaire; ou bien parce qu'ils viennent de temps en temps au village.

Enfonçons-nous davantage dans la forêt, à une profondeur de 30, 50, 70 milles. Là, nous trouverons les grandes limites de bois, exploitées par les grandes compagnies; là, nous verrons la guerre contre la forêt parfaitement organisée; nous verrons des armées de bûcherons, réunis par petites escouades dans des milliers de campements, disséminés çà et là dans cette large bande forestière. Dans ces campements, sortes de villages sous bois, assemblages de cinq ou six baraques en troncs d'arbres, cinquante, quatre-vingts hommes, une centaine même mènent extérieurement une vie de moines. Isolés dans les bois, loin de la société et des amusements des

villes et des campagnes, ils sont soumis à un règlement sévère, astreints à un dur travail sous la direction d'un chef.

Il fait encore nuit quand le bugle, le triangle ou la cloche sonne le réveil. Dans un dortoir au comble bas, aux deux rangées de grabats doubles superposés et cloués aux murs, où tout a été fait à la hache, où tout est gris sombre, les uns après les autres des formes indécises sortent de dessous les couvertures de laine grise, en bâillant et en s'étirant, s'assoient sur le bord des lits. Puis les plus courageux sautent à terre les premiers et vont se débarbouiller à la lueur d'une lampe fumeuse suspendue à une poutre.

Quand la toilette est faite, ils laissent le dortoir et passent dans une autre grande cabane qui sert de cuisine et de salle à manger. Avec ces rangées de longues et étroites tables parallèles, cela ressemble à un réfectoire de collègue ou de couvent. Le couvert est mis sur les planches nues et graisseuses. Les bûcherons avalent un substantiel déjeuner à la hâte et en silence. En silence, comme chez les moines. Pas de conversations pendant les repas, quelques mots seulement quand c'est nécessaire.

Dans les communautés, cette règle du silence a pour but de favoriser le recueillement intérieur. Dans les chantiers, on a plutôt en vue d'éviter la perte de temps et les désordres. L'expérience montra en effet que les conversations amicales prolongeaient les repas, au grand déplaisir du cuisinier qui se voyait retardé dans son ouvrage, et que souvent les doux entretiens se changeaient en discussions aigres. Il arriva même que des champions convaincus prirent comme derniers arguments, pour défendre leur cause, les plats et les assiettes, au grand

scandale des convives, avec le résultat que les combattants furent congédiés du chantier et que le pauvre cuisinier avec son marmiton en furent pour réparer les dégâts.

Une fois réconfortés, les hommes vont à l'office recevoir les ordres du contremaître; puis, armés de haches, de scies, de gaffes, de leviers, de fanaux, ils se rendent par groupes aux champs d'opération. On entend dans la nuit les cris des charretiers, les crampons des chevaux qui mordent la neige durcie, le son des chaînes, les grincements des traîneaux sur le chemin glacé.

Des ombres énormes se meuvent sur la neige au passage des lumières.

Alors la musique stridente et monotone des scies commence avec le bruit sec des haches qui s'abattent sur les troncs. A chaque instant la forêt retentit des craquements des branches brisées, des arbrisseaux écrasés et du fracas des géants qui tombent. Quand le soleil paraît et dore la cime des arbres, déjà plusieurs superbes pins gisent à terre.

On a très bien décrit l'abattage à la hache: « Deux hommes se postent en face l'un de l'autre de chaque côté d'un arbre debout et commencent à balancer en cadence leurs haches à manche de merisier. Chacun d'eux fait d'abord une coche profonde dans le bois frappant patiemment au même endroit pendant quelques secondes, puis la hache remonte brusquement, attaquant le tronc obliquement un pied plus haut et faisant voler à chaque coup un copeau épais comme la main et taillé dans le sens de la fibre. Quand leurs deux entailles sont près de se rejoindre l'un d'eux s'arrête et l'autre frappe plus lentement laissant chaque fois sa hache un moment dans l'entaille; la lame de bois qui tient encore l'arbre

debout par une sorte de miracle cède enfin, le tronc se penche et les deux bûcherons reculent et le regardent tomber, poussant un grand cri afin que chacun se gare. »<sup>1</sup>

Ce genre d'abattage n'est plus guère usité dans les grands chantiers. On se sert de *godendard*. Deux hommes s'assoient ou s'accroupissent dans la neige, au pied d'un arbre, de chaque côté, et le scient horizontalement le plus près de terre possible. Ce mode est beaucoup plus économique.

Quand le géant est à terre, le chef de la bande mesure le nombre de billots qu'il peut fournir et lui coupe son épaisse chevelure; ensuite deux autres bûcherons le partagent en billots avec le *godendard*.

Pendant ce temps, les *claireurs* foulent avec les pieds, débarrassent avec la hache, finissent avec la pelle le chemin de sortie. Puis les billots sont halés au maître chemin où un fort traîneau les attend avec les billots déjà arrivés.

L'idéal est de les rendre à la rivière en moins de voyages possible, afin de sauver du temps et de l'argent. Pour cela, on s'ingénie à mettre sur un traîneau une charge de plus en plus grosse, une charge énorme, puis à mettre cette masse en mouvement. On a obtenu des résultats merveilleux. Par une opération heureuse, au moyen de chaînes et de poulies, ce sont les chevaux qui montent les billots sur le traîneau — les hommes n'ont qu'à diriger avec les gaffes —, les rangs viennent se superposer aux rangs jusqu'à ce que la charge atteigne quelquefois la hauteur de quinze à vingt pieds et prenne l'aspect d'une montagne. Et deux bons chevaux suffisent à l'ébranler et à la traîner, parce que le chemin est excellent et tout de glace. On a soin de l'arroser tous les soirs.

---

1. Louis HÉMON, *Maria Chapdelaine*.

Des milliers de billots sont empilés sur la berge de la rivière, prêts à y être précipités au printemps après la débâcle de la glace.

Tout marche en même temps: chacun a sa besogne. Les uns abattent les arbres avec la hache ou la scie, les autres les partagent en billots; ceux-ci font et entretiennent les chemins, ceux-là halent et chargent; d'autres charrient et conduisent les chevaux.

Et comme les ennemis de la forêt canadienne se comptent par milliers, on peut dire que pas un instant de la journée ne se passe, pendant les longs mois de l'hiver, sans qu'un ou plusieurs superbes pins ne tombent. Et il n'y a pas que les pins qui tombent, mais aussi les épinettes et les sapins. Car les pulperies ne sont pas moins voraces que les scieries.

Midi! On jette à terre haches, scies, leviers. Si l'on n'est pas trop loin, on retourne au chantier pour le dîner; si la distance est grande, on mangera en plein air: le cuisinier expédiera dans une voiture fermée le repas tout chaud.

Assis sur des souches, des troncs d'arbres renversés, couchés dans la neige autour d'un bon feu, on se réchauffe, on dévore sa pitance, on jase, on chante, on fume sa pipe, jouissant comme on peut de cette sorte de pique-nique. Mais la trêve n'est pas longue; sus à l'ouvrage, reprenez vos haches, vos scies et vos leviers, détachez les chevaux. La musique des scies, des haches et des chaînes recommence avec les cris des bûcherons et les arbres continuent à tomber avec fracas en soulevant des tourbillons de neige, et les braves forestiers, ayant souvent de la neige jusqu'à la ceinture, persévèrent jusqu'au soir dans leur bataille contre les arbres et le froid. Il fait nuit quand ils reviennent. Si alors ils se dirigeaient vers une maisonnette chaude et propre où les attendent

la femme et les enfants, où ils s'assoiraient avec eux à une table bien mise, où ils passeraient la soirée en famille... Mais non. Ils arrivent à cette grande cabane au toit bas, enfumée, où la rareté des bancs les oblige à se reposer en s'étendant ou en s'asoyant sur leur lit. Et encore ce lit ne leur appartient pas tout entier, devant être partagé avec un compagnon.

Bientôt ils passent à la *couquerie* où ils prennent leur souper en silence. Ensuite, c'est la veillée avec les camarades, souvent étrangers et peu sympathiques. Les uns jouent aux cartes, les autres aiguisent leurs haches, un tournant la meule, l'autre tenant l'instrument; les scies s'aiguisent avec la lime; d'autres, assis sur les lits, les jambes pendantes, fument et content des histoires.

Épuisés par la fatigue de la journée, ils ne tardent pas à se glisser sous les couvertures de laine grise et à s'endormir en pensant qu'il faudra se lever de grand matin pour recommencer la même besogne et suivre le même règlement. Et ainsi tous les jours de la semaine.

Le dimanche leur donnera un peu de répit. Libre à chacun d'honorer Dieu comme bon lui semble. Les patrons jugent que cela n'est pas de leur ressort. Il y eut un temps où, dans certains chantiers, composés en majeure partie de catholiques, on récitait le chapelet en commun.<sup>1</sup> On dut mettre de côté cette louable pratique quand les Finlandais surtout, gens très fanatiques, commencèrent d'envahir les chantiers. Les plus fervents, trop peu nombreux, récitent leur chapelet en leur particulier.

---

1. Dans toute cette description, l'auteur a surtout en vue les chantiers de l'Ontario, où il a exercé son ministère. Au point de vue religieux, les chantiers de la province de Québec présentent des différences que l'on soupçonnera facilement. Ces différences sont d'ordinaire toutes à leur avantage. — É. S. P.

Passer le dimanche sans aller à l'église, sans offices religieux, sans messe, c'est dur pour les braves gens qui viennent de nos bonnes paroisses catholiques. Ils en souffrent d'abord cruellement, la journée leur paraît affreusement longue et ennuyeuse. Mais on s'habitue vite malheureusement. Bientôt nos catholiques deviennent comme les autres et ne considèrent le dimanche que comme un jour de repos.

Plusieurs, très las du labeur de la semaine, sont étendus sur leurs grabas, dormant ou lisant ce qui leur est tombé sous la main; quelques-uns, assis près du poêle, raccommodent leurs habits ou jouent aux cartes; d'autres vont visiter les collets qu'ils ont tendus aux lièvres et aux perdrix; d'autres sont installés dans la *couquerie*, occupés à écrire des lettres à leur famille ou à leurs amis.

Nous avons eu la bonne fortune de lire quelques lettres d'un Montréalais obligé par la nécessité d'hiverner dans les bois au nord de Sudbury. Nous en donnons quelques extraits qui expriment très bien les sentiments d'une certaine classe de nos bûcherons.

\* \* \*

5 novembre 1922

CHÈRE ÉPOUSE,

*Quelques lignes en réponse à la tienne, laquelle me fait grand plaisir de vous savoir tous bien, il en est de même pour moi...*

*Bien, je vais avoir un mois de fait, samedi prochain. Malgré tout l'ennui et la misère, le temps passe. Je vais t'envoyer quelque chose à la prochaine. J'espère que vous ne manquez de rien.*

*Je te remercie beaucoup pour les journaux que j'ai reçus.*

*Nous sommes à l'abri du mauvais temps à présent. Nous avons un beau campe. Ça serait plus encourageant si les gages étaient meilleurs. Je travaille encore aux bâtisses. Nous en avons encore 4 ou 5 à élever. Nous en avons 5 de faites.*

*J'espère que vous êtes tous bien et que maman n'est pas pis. Parle-moi donc un peu plus de Cécile, si elle a encore son rhume. J'en suis bien inquiet.*

*Embrasse les petites filles pour moi, qu'elles demandent à Dieu de me conserver en bonne santé d'ici à mon retour...*

*P. S. — Dis à A. G... d'envoyer par express un accordéon à F. C...*

\* \* \*

24 décembre 1922

*C'est la lettre des bons souhaits pour un joyeux Noël et une bonne et heureuse année, accompagné d'un cadeau.*

*Il adresse quelques mots à chacune de ses enfants.*

*A Laurette: A l'occasion de Noël et du nouvel An, je t'écris afin de t'envoyer comme d'habitude, en ma qualité de père, ma bénédiction. Qu'elle vienne directement de Dieu, avec les meilleurs souhaits... Sois bonne fille. Tâche d'avoir bien soin de ta mère et de tes petites sœurs. Accepte ce cadeau de ton père qui ne t'oublie pas.*

*A Annette: Je t'envoie ma bénédiction à l'occasion du premier de l'An avec mes meilleurs souhaits. Sois comme toujours, une bonne petite fille et Dieu t'aidera. N'oublie pas de prendre bien soin de ta petite sœur Cécile et écoute bien ta mère. Accepte ce cadeau...*

*A Cécile: Chère bébé à papa. Je t'embrasse en te souhaitant un heureux Noël et bonne et heureuse année. Sois bonne petite fille pour maman et tes grandes sœurs. Papa a bien hâte d'être encore une fois avec vous autres. Dans un couple de mois... Prie pour papa afin qu'il ne lui arrive*

*rien d'ici à ce temps-là. Un petit cadeau pour toi, Cécile, avec la bénédiction de ton papa qui ne t'oublie pas.*

\* \* \*

7 janvier 1923

CHÈRE ÉPOUSE,

*J'ai toujours hâte de recevoir tes lettres... J'espère que Dieu va vous préserver de tout malheur. Pour moi, je suis bien et travaille toujours. Je me suis bien ennuyé à Noël et le Jour de l'An. Je me demandais comment ce temps se passait à la maison...*

*Tu remercieras les petites filles de leurs bonnes lettres et bons souhaits.*

*Enfin, j'ai bien hâte d'être de retour car je m'ennuie beaucoup. Envoie-moi des journaux... Ça fait passer le temps...*

*Le foreman m'a donné des journaux de Toronto, une chance!*

\* \* \*

4 février 1922

*Ça ne sera pas long à présent, peut-être quatre ou cinq semaines. Ici, hier et aujourd'hui ont été les deux jours les plus froids que j'ai jamais vus de ma vie...*

*Je vous remercie beaucoup des portraits que vous m'avez envoyés. Les gens ont trouvé que j'avais une jolie petite famille. Je remercie Cécile de sa bonne petite lettre. Qu'elle fasse bien attention à son rhume.*

\* \* \*

Ces lignes dictées par le cœur d'un père chrétien démontrent aussi que ceux qui veulent envoyer des livres et de bons journaux à nos bûcherons rencontrent-

ront leurs désirs et feront une œuvre bienfaisante et utile.

Après un dimanche monotone, une autre semaine commence, semblable à celle qui vient de finir.

Est-ce que n'importe qui peut devenir un infatigable bûcheron et s'habituer à l'isolement et au dur travail des bois? Est-ce que tous ceux qui s'engagent l'automne peuvent *toffer* jusqu'au printemps? Autrefois c'était comme cela. A présent les conditions sont changées; les moyens de transport sont trop nombreux, la tentation est trop forte pour plusieurs. Les compagnies le savent: aussi se résignent-elles à voir leurs hommes divisés en trois équipes; une qui travaille, une qui s'en va, une troisième qui s'en vient. Les patrons ont ainsi trois catégories de travailleurs. La première est composée de ceux qu'on désigne du nom de *jumpers*, qui sautent d'un chantier à l'autre sans se fixer. On les trouve dans les équipes de ceux qui s'en vont ou de ceux qui s'en viennent, rarement dans celle de ceux qui travaillent. S'ils manquent des forces physiques nécessaires, ils sont dignes de pitié. Mais la plupart sont des jeunes gens qui ont en horreur tout travail — mauvaises têtes, cœurs lâches — toujours mécontents, trouvant à redire sur tout, se plaignant de tout, ils essaient tous les chantiers d'une région pendant l'hiver et arrivent à la fin, pas un sou en poche, heureux s'ils n'ont pas été coffrés pour quelques mauvais coups.

Tristes gens qui font du tort aux compagnies en les volant, plus encore à eux-mêmes, en compromettant leur avenir et le salut de leur âme.

La deuxième catégorie est composée de fermiers, de fils de cultivateurs, d'ouvriers sans ouvrage l'hiver. Ils viennent gagner l'argent qui leur permettra d'achever

de payer leur terre, qui leur donnera les moyens de l'améliorer; ils veulent aider leurs parents; ils veulent terminer la maison commencée.

Travailleurs sérieux, honnêtes et courageux. Ils souffrent sans doute d'être séparés de leurs familles, mais afin de leur procurer le bonheur, ils peinent gaîment dans la forêt.

Les vrais forestiers forment la troisième catégorie. Ceux-là vivent du bois, ils ne respirent que dans le bois, ils ne peuvent vivre hors du bois. A peine sont-ils dans une ville ou sur une terre, même au foyer familial, qu'ils sont pris de nostalgie, et malgré les prières et les instances, ils se hâtent de retourner dans l'ombre de la forêt. Là ils se sentent chez eux, comme le marin sur la mer, comme le prospecteur dans les lointains pays à la recherche de l'or.

Qu'ils se plaisent ou non dans la profondeur des bois, qu'ils considèrent cette vie d'isolement et de travail comme leur idéal, ou qu'ils ne l'acceptent que comme une dure nécessité, ces milliers de bûcherons ne méritent pas moins qu'on s'occupe d'eux. Et comme un grand nombre d'entre eux sont catholiques, il est juste que le prêtre s'intéresse au salut de leurs âmes.

Il n'a pas failli à ce devoir.

Dès les premiers temps de l'exploitation du bois, comme de nos jours, nos admirables missionnaires français et canadiens-français, nos énergiques curés colonisateurs les ont toujours considérés comme leurs ouailles. Souvent les chantiers avoisinent les réserves sauvages. Le missionnaire qui estime les âmes de ses compatriotes assurément aussi précieuses que celles de ses peaux-rouges, ne manque pas de les visiter. De même, le curé dont la paroisse est serrée de près par la forêt ne

prend pas cette lisière d'arbres comme les limites de son territoire, mais son zèle la franchit, pénètre les profondeurs ombragées et embrasse tous les êtres humains qui y vivent. Non seulement il n'hésite pas à s'y enfoncer chaque fois qu'on implore ses services pour un malade ou un blessé, mais son programme est tout tracé d'avance. Il a consacré une partie de l'hiver à aller les voir pour leur porter les bienfaits de la parole de Dieu avec les autres secours de la religion.

Reste à savoir quel est ce genre de ministère, et si ces excursions sont pour le prêtre des voyages d'agrément ?

Les quelques détails qui suivent, donneront la réponse.

#### LE MINISTÈRE DANS LES CHANTIERS

Le service d'approvisionnement des chantiers étant parfaitement organisé, les chemins qui les relient aux magasins des compagnies, aux villages et aux stations de chemins de fer sont parfaitement battus. C'est un va-et-vient continu de traîneaux chargés et vides.

Des bûcherons accompagnent parfois ces voitures, parfois c'est le prêtre lui-même. Bien qu'ordinairement habillé comme les laïques, sa figure le trahit : on y découvre un cachet qui ne trompe pas et qui le distingue du ministre protestant. Tantôt il est juché sur des balles de foin pressé ou autres marchandises, tantôt il suit le traîneau tiré par deux forts chevaux. Manière économique de voyager, non la moins fatigante.

Sur un autre chemin, un autre prêtre s'achemine à petit trot vers d'autres « camps ». Celui-là voyage mieux : il conduit lui-même son cheval, il est accompagné de son bedeau ou de son cocher.

Sur une route, située à cent milles plus loin, deux

petits chevaux vigoureux entraînent au grand trot un *sleigh*. C'est un *walking boss* qui va visiter ses chantiers. Il a bien voulu emmener le prêtre avec lui. S'il est protestant et orangiste, le trajet perdra de l'agrément, il y aura gêne: infailliblement la religion viendra sur le tapis. Et le prêtre sent bien que ce n'est pas le désir de s'instruire qui pousse son compagnon à l'interroger, mais bien l'espoir qu'il réussira à lui faire admettre que toutes les religions sont bonnes et qu'on peut se sauver en croyant et en faisant à peu près ce qu'on veut. S'il est catholique, il n'y aura pas cet inconvénient et parfois le prêtre sera surpris de rencontrer sous une écorce rude un cœur vraiment pieux.

Tel, par exemple, un M. Tom Malloy, décédé il y a deux ans. Tout jeune garçon, il commença à travailler dans le bois. Il devint expert dans toutes les besognes, puis devint *foreman*. Ses patrons le distinguèrent, en firent leur associé. Ses aptitudes et son activité firent prospérer la firme. Forestier hors ligne, c'était aussi un excellent catholique. Généreux pour le prêtre et les bonnes œuvres, il ne se trouvait jamais le matin dans une ville ou un village où il y avait une église catholique qu'il n'y allât entendre la messe et s'approcher de la sainte Table; et lorsque la grippe sévit dans ses chantiers pendant l'hiver de 1919, il vint quérir lui-même le curé de Blind River, le conduisit dans tous ses camps et, chaque matin, il assistait à la messe et recevait la sainte communion. Il savait se faire estimer de ses hommes. Il n'en voyait jamais partir un qu'il ne lui serrât la main et lui dit: « Quand ça te le dira, reviens, tu seras le bienvenu. »

Il avait passé sa vie dans la forêt, il l'aimait. La mort vint le frapper lorsqu'il était à inspecter une de ses coupes. Ce bon serviteur de Dieu était prêt.

On ne tarde pas à s'enfoncer sous bois. Le chemin monte et descend, serpente autour des collines, plonge dans une vallée, grimpe sur un plateau. D'abord il traverse tout un peuple de jeunes sapins et de jeunes épinettes, drus et pleins de vigueur qui ont surgi du sol qu'occupèrent leurs ancêtres, abattus par la hache de l'homme il y a 20 ou 30 ans.

Après cette zône de vie, c'est une terre désolée par les incendies. Une multitude de longs squelettes noirs se tiennent debout dans la neige.

Puis la vie reparaît, tout est blanc. Une tempête a passé, les branchages ploient sous le poids d'une épaisse couche de neige. Les arbustes, tout en gardant leurs formes, sont tout blancs.

Au sommet d'un plateau, un magnifique panorama réjouit la vue: des collines et des vallées, couvertes de pins verts, des lacs et des rivières disparaissant sous un tapis de neige d'une éclatante blancheur; au-dessus le ciel bleu. Que ça doit être encore plus beau en été! Qu'il ferait bon y vivre! Mais non, sous cette couche de neige, il n'y a que roches et sable: terre inféconde, bonne seulement pour les sauvages, les bêtes et les pins.

On plonge encore en plein bois et on dévale. Tout à coup, une éclaircie. Sont-ce des champs cultivés? Où est la maison des défricheurs? Nous sommes sur la nappe glacée d'un lac sous neige. Plus loin une large avenue immense, bordée d'une haie verte, haute et épaisse: c'est une rivière. Nous la quittons pour le bois. Tout à coup on aperçoit une fumée au-dessus des arbres, on entend les aboiements d'un chien, la porte d'une cabane s'ouvre et laisse voir une femme et des enfants qui paraissent aussi contents de voir des visiteurs que ceux-ci sont heureux de descendre de voiture, de se dégourdir à la douce chaleur d'un poêle, tandis que

l'homme s'occupe des chevaux et que la femme prépare le diner et met la table. C'est pauvre, mais c'est propre. Nous avons là une des *road houses* comme il s'en voit sur tous les chemins des chantiers. Elles s'appellent *half way*, 12 milles, 20 milles, 30 milles. Parfois, c'est un *campe* abandonné, où un vieux garçon est seul pour l'entretenir et en faire les honneurs. Comme les premiers occupants n'ont pas fait le nettoyage avant de partir, celui-ci n'a pas eu le temps ou le courage de le faire en arrivant. Les ustensiles de la cuisine sont à l'avenant. Une matinée au froid aiguise l'appétit et l'appétit est le meilleur assaisonnement. On mange quand même.

Mais l'arrêt n'est pas long. Encore la moitié de l'itinéraire à parcourir. Il faut arriver avant la nuit. En route!

Quand on part le matin par un beau soleil, l'air vif qui fouette la figure ne fait que stimuler l'activité du sang et donne une impression de bien-être, l'arome des pins paraît délicieux, et les vastes déserts de neige ont quelque chose de fascinateur.

La raison en est qu'avant de partir, on s'est bien prémuni contre le froid. Fourrures du castor ou du rat musqué, du chat sauvage ou du mouton de Perse, transformés en toques, pardessus et mitaines; peaux d'ours ou de chèvre devenues de grandes robes de carriole secondent la chaleur du corps et l'aident toute la journée à repousser victorieusement les attaques de son ennemi.

Mais quand le soleil décline, puis disparaît derrière les cimes des pins, elle perd un auxiliaire précieux, tandis que le froid voit augmenter ses forces par l'arrivée des ténèbres et de l'humidité de la forêt. Il redouble ses efforts et réussit presque toujours à s'insinuer à travers les remparts épais et soyeux; il commence alors à mordre les extrémités des mains et des pieds et à faire passer

sur le dos et les membres des lames glacées. Il faut se donner du mouvement.

Courage! Nous arrivons, il ne reste plus que quatre ou cinq milles. Déjà trente de franchis. Ces quelques derniers milles paraissent des milles plus longs que les autres.

Quant à celui qui accompagne les voitures de charge, tantôt assis, tantôt marchant ou courant, ce n'est pas tant le froid que la fatigue qui fait paraître les derniers milles démesurés.

Quand la forêt devient de plus en plus sombre et froide, quand les chevaux fatigués ralentissent leur allure, au lieu de l'augmenter afin d'arriver plus vite, quand les membres s'engourdissent, le froid semble même pénétrer jusqu'au cœur du missionnaire. Qu'est-ce qui le glace? Pour le jeune qui débute, c'est le souvenir du sombre tableau qu'on lui a fait des chantiers; pour les anciens, la pensée peut-être de la besogne qui l'attend, de la réception qu'on va lui faire, des choses qu'il va dire, c'est l'effroi de saint Paul, c'est l'ennui, la crainte, le dégoût qui assaillent parfois l'âme de l'apôtre sur le point d'entreprendre une œuvre fructueuse pour les âmes.

Enfin nous sommes dans le chantier. Un, deux, trois chemins viennent s'embrancher au principal. Lequel conduit au *campe*? Comment le reconnaître? Il est de la plus haute importance de le prendre. Autrement l'aventure d'un missionnaire et d'un médecin cheminant de compagnie pourrait bien se répéter. L'ayant manqué, ils en essayent plusieurs, allant et venant. Désespérant de trouver le bon, ils se décident à passer la nuit à la belle étoile par un froid de zéro. Ils attachent le cheval à un arbre, allument un feu, s'asseoient tout près sur une souche, se protègent le dos avec les robes de carriole

et, l'estomac vide — pas même une croûte pour souper — ils attendent l'aurore. Le lendemain matin, ils furent trouvés par les bûcherons qui se rendaient au travail. Un demi-mille seulement les séparait des habitations.

Nous ne nous sommes pas trompés: deux ou trois panaches de fumée, un sombre assemblage de cinq ou six baraques en troncs d'arbres que les pins surplombent. Une ou deux de ces longues cabanes servent de dortoir, une autre de salle à manger, une troisième d'écurie, une autre plus petite, de forge, enfin, la dernière est appelée l'office.

Nous nous arrêtons devant celle-ci, c'est-à-dire à la porte de la hutte occupée par le *foreman* et le commis.

Elle est assez petite. A gauche, près de la fenêtre, deux tables primitives qui servent de bureaux, des étagères où se trouve tout ce dont les hommes ont besoin en fait de hardes et d'instruments, au fond, dans les angles deux lits doubles, au centre, le poêle. Si, dans le passé, les missionnaires ont été parfois malmenés, ils sont bien reçus à présent; car protestants comme catholiques constatent l'heureuse influence de leur visite au chantier. La réception sera plus ou moins cordiale, plus ou moins froide, selon le caractère du *boss*. Ordinairement c'est le *make yourself at home*.

Pour assurer le succès du voyage, il ne suffit pas d'être accepté par le contremaître, il faut aussi gagner les bonnes grâces d'un autre important personnage et conquérir les sympathies de la gente forestière. Il y a certaines formalités à observer et les missionnaires qui par ignorance s'en sont dispensés, se sont heurtés à des obstacles qui ont compromis en partie la réussite de leur visite. Après avoir salué le contremaître, le prêtre doit aller rendre ses hommages au *couque*, lequel

a charge de la *couquerie*, c'est-à-dire de la cabane qui sert de cuisine et de salle à manger. Comme cette dernière pièce est la plus convenable pour les assemblées, il importe que le seigneur de la dite pièce y mette de la bonne volonté, montre de la diligence pour tout ranger le plus tôt possible après le souper et donne au prêtre l'aide qu'il lui faut.

Une courte visite dans son département, une bonne poignée de mains, quelques bons mots et tout ira bien.

Puis il passe au *sleeping camp*. Une lampe fumeuse est déjà allumée; elle éclaire cette hutte au plafond bas, aux deux rangées parallèles de lits superposés, où tout est gris sombre. Il y trouve souvent quelques malades. Il s'entretient avec eux.

Bientôt les hommes commencent à rentrer par groupes de trois ou quatre. Chaque fois que la porte s'ouvre et grince sur ses pentures blanches de frimas, un nuage de buée blanche et froide entre avec les bûcherons. Ils arrachent les glaçons attachés aux poils de leurs moustaches ou de leurs habits, ôtent leurs chandails ou leurs blouses, en secouant la neige; s'assoient sur les bancs grossiers, enlèvent chaussures et chaussettes, lancent les unes tout près du poêle, suspendent les autres aux cordes qui traversent la pièce. La vapeur de neige fondante qui s'élève de tous ces objets, mêlée à la fumée des pipes, remplit le gîte.<sup>1</sup>

Ils entrent en badinant, chantant ou sifflant. Soudain, ils deviennent cois: ils ont aperçu le prêtre. Ils le toisent un instant, baissent les yeux et lancent au compagnon une réflexion à voix basse.

---

1. Depuis peu, le Gouvernement exige qu'il y ait une pièce destinée à faire sécher les habits et qu'un médecin visite chaque mois les *campes* et voie à ce que les lois de l'hygiène soient observées.

Le prêtre fait le tour, donne la main, et tâche de déchiffrer sur les figures à qui il a affaire. Il y en a de rébarbatives.

S'il est grand, s'il a une bonne carrure et une forte voix, s'il a le mot plaisant, s'il est à l'aise avec les hommes et met tout le monde à l'aise, l'impression sera bonne et l'on viendra l'entendre avec curiosité. Mais à cent milles de distance, la même scène se produit dans un semblable décor; seulement l'acteur principal est petit, frileux, gêné; il est de peu de paroles et semble dépaycé. Alors il y aura plus de gêne. Les hommes sont tout de même contents d'être visités et se rendront peu à peu à son sermon.

Puis c'est le souper. Quand le prêtre s'assoit pour la première fois à la table des chantiers, il reste étonné devant l'abondance des mets, surtout des pâtisseries, accumulés sur les tables. Ce n'est plus le menu simpliste d'autrefois, de la soupe aux pois et des fèves au lard. On en sert encore, mais aussi de la viande fraîche, des légumes et quantité de plats sucrés.

Tandis que le prêtre s'entretient avec le *boss* dans l'office, le cuisinier et son marmiton se hâtent de desservir, de laver la vaisselle et de préparer la salle.

« Vont-ils venir? Vont-ils venir nombreux? Le sermon que j'ai préparé leur conviendra-t-il? » se dit le prêtre en se rendant à la *couquerie*.

Singulière salle de réunion. On n'a pas dérangé les tables. Elles sont même mises pour le déjeuner du lendemain.

Les hommes arrivent par pelotons et s'assoient sur les bancs le long des tables, de manière à ne pas tourner le dos au prédicateur.

Les protestants restent assis quand les autres s'agenouillent pour la prière et le chapelet. Vient ensuite l'instruction. En envisageant cet étrange auditoire, le prédicateur sent tout de suite qu'il lui est sympathique.

Ces rudes travailleurs, plus ou moins débraillés, les uns à la barbe et aux cheveux blancs, les autres imberbes, les uns catholiques, les autres protestants, le dévorent des yeux. Leur esprit et leur cœur ont faim et soif du vrai et du bien, dépourvus qu'ils sont de tout aliment dans le fond des bois, où ils n'entendent jamais autre chose que des contes et des récits d'aventures.

A la parole du prêtre l'image de l'église paroissiale surgit devant eux avec ses souvenirs. Ils se rappellent les belles vérités qu'ils ont apprises au catéchisme et aux instructions du curé; ils se rappellent que, pour le dur travail auquel ils sont soumis, ils doivent ambitionner encore une autre récompense autrement durable que le maigre salaire qu'ils gagnent et les quelques jours de divertissements du printemps. Il y a un Maître là-haut, il est tout-puissant, il les voit sans cesse, il veut être servi fidèlement. Il les aime et veut leur bonheur. Leurs péchés l'ont irrité; il faut détourner sa colère par la pénitence. Il faut profiter de la circonstance pour se réconcilier avec lui et s'assurer sa bienveillante protection.

Les protestants ne sont pas les moins attentifs. Si le prêtre est déjà consolé en voyant la doctrine céleste bue si avidement par cette terre desséchée, il l'est encore davantage quand ces hommes s'approchent des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.

Car son but, en venant les visiter, n'est pas seulement d'apporter à leurs âmes altérées la parole de Dieu, mais d'y mettre aussi la paix et de les nourrir du corps de Jésus-Christ.

Il termine donc son instruction par une invitation pressante à la confession. Dieu bénit les efforts de son serviteur et sa grâce touche les âmes. Les auditeurs sortent, mais c'est pour revenir aussitôt les uns après les autres.

Le cuisinier ou son marmiton a préparé le confessionnal. Au fond de la salle à manger, il a cloué en diagonale une longue couverture de laine grise et dans l'angle obscure, tapissé de frimas, il a mis une boîte vide ou une caisse. Comme le feu s'en va s'amortissant, qu'il fait déjà froid, le prêtre a revêtu son « capot de poil » et mis par-dessus son étole. Il s'assoit sur ce siège primitif et attend les pénitents qui ne tardent pas à venir s'agenouiller tout près de lui sur le plancher fait à coups d'herminette et glacé.

Est-ce que cette pratique de la confession ne montre pas son origine divine ? Si les protestants qui en sont témoins se donnaient la peine de réfléchir. Quel mobile humain peut porter cet homme, fatigué d'une journée de voyage, à rester jusqu'à une heure avancée de la nuit dans cette position incommode et ces autres — esprits forts parfois — à venir lui faire des aveux courageux et humiliants ?

Dieu récompense le zèle de son ministre. Infailliblement, à chacune de ses visites, la grâce divine amène à ses pieds quelques grands pécheurs. Depuis de longues années, ils n'ont pas fait leurs Pâques ; le démon les tient dans les chaînes de nombreuses mauvaises habitudes qu'il semble impossible de briser ; plus d'une fois, dans l'église de leur village ou ailleurs, ils ont entendu l'appel du Cœur de Jésus. Toujours ils ont fermé l'oreille de leur âme, toujours ils résistent, toujours ils retardent. Voici que dans la solitude des bois, ils font un effort

héroïque, ils se décident à se confesser et ils le font avec des marques non équivoques d'un vrai repentir.

Le dernier pénitent s'est relevé et est disparu. Il est peut-être onze heures. Le prêtre se lève, un peu brisé. Il est seul, il traverse la pièce en longeant les tables, éteint la lampe et gagne la porte. Il peut enjambrer rapidement le court espace qui le sépare de l'office, ou bien, s'il le veut, il peut faire une pause, emplir ses poumons d'air frais et jouir quelques instants de la splendeur d'une nuit boréale sous bois. Les étoiles semblent plus grosses, elles scintillent avec plus d'éclat dans le pur firmament, ou bien, dans la clairière, les cristaux de la neige brillent à la lumière veloutée de la lune. Une détonation ou deux troublent seules l'imposant silence, c'est le froid qui fait craquer les clous dans les murs. Là, une cinquantaine ou une centaine d'hommes reposent dans la grande hutte obscure. Plusieurs viennent de se coucher le cœur plus léger, l'âme en paix dans l'amitié de Dieu recouvrée.

Quand il entre dans l'office, le contremaître et le commis ronflent déjà depuis longtemps, le poêle est presque mort. Il se hâte de se mettre sous les couvertures grises. Il tâche de dormir. Il faudra se lever bon matin. En effet, si le prêtre est bien reçu, s'il lui est permis d'accomplir toutes ses fonctions sacrées, c'est à la condition qu'il ne changera rien à l'ordre du jour et qu'il n'abrègera pas le temps du travail. Aussi à trois heures et demie ou quatre heures, il est debout ainsi que les fervents qui communieront.

La *couquerie* n'est guère réchauffée. Le prêtre prépare l'autel; il range la vaisselle à une extrémité de la table, place la pierre contenant des reliques de martyrs

qu'il recouvre avec les nappes bénites, dispose le mieux qu'il peut le crucifix et les chandeliers.

Les cloches matinales des villes n'ont pas encore sonné l'angélus lorsque commence, dans la solitude des bois, l'acte le plus grand, le plus solennel, le plus sublime de la religion, le saint sacrifice de la messe. Quelle différence entre ce pauvre réduit mal éclairé et nos riches églises resplendissantes de cent lumières; entre la table grossière qui soutient la pierre sacrée et les autels de marbre ou de bois sculpté; entre ces rustiques bûcherons en blouses de travail, agenouillés ça et là, la tête dans les mains, les coudes sur les bancs ou sur les tables garnies pour le déjeuner et les foules pieuses, adorant Dieu avec un profond respect dans les splendides nefs peuplées de statues et d'images de saints! Cependant, dans ces endroits si dissemblables, ce sont les mêmes prières qui se récitent dans la même langue, accompagnées des mêmes cérémonies; les mêmes ornements revêtent les prêtres, et c'est le même Jésus en personne, qui, à la voix de son ministre, descend du ciel, s'immole et s'offre à Dieu son Père, pour le salut de ces rudes travailleurs dont les âmes ne lui sont pas moins chères que celles de leurs frères plus fortunés. Il vient dans leurs poitrines par la sainte communion, pour s'unir intimement à eux, pour les élever au-dessus des choses terrestres et déposer au fond de leur être le germe de la résurrection glorieuse.

Après une courte action de grâces, le déjeuner, puis le labeur quotidien. Comme ils se sont couchés, la veille, le cœur plus léger, ils retournent au travail, ce matin, avec plus de courage. Comme gage de leur reconnaissance, ils ont offert au missionnaire une aumône généreuse, ils s'en vont avec la résolution de veiller sur leur langue, avec le souvenir du Fils de Dieu qui, ouvrier

jusqu'à l'âge de trente ans, a béni le travail des mains, et, accompagnés de la musique des scies, des haches et des chaînes, ils recommencent avec plus d'entrain et de gaité leur travail et leurs chansons.

Le prêtre, s'il en a le temps, fait un tour dans le bois et les regarde travailler, leur adressant encore quelques bonnes paroles. Il pense bientôt à poursuivre son voyage. Il faut partir pour le chantier voisin.

Chemin faisant, il ne songe plus guère à admirer la forêt, qui ressemble singulièrement à celle d'hier. Le sommeil qu'il a négligé la nuit dernière veut prendre sa revanche. L'assoupissement le gagne bientôt, il enfonce son menton dans les fourrures, ferme les yeux, laissant à son compagnon le soin de conduire.

Tout à coup comme une pelletée de neige en pleine figure. Il ouvre les yeux, il se voit dans un banc de neige. La voiture a versé. Ce qui arrive assez fréquemment dans ces chemins étroits. On relève la voiture. Comme rien n'est cassé, comme on ne s'est pas fait mal dans la belle neige fine, on continue sa route, en se rappelant les chutes plus désagréables qu'on a faites le printemps ou l'automne, dans de la boue ou de l'eau glacée.

Comme la veille, quand le soleil décline, quand l'obscurité envahit la forêt, le froid devient plus pénétrant. Au souvenir de la besogne qui l'attend, les mêmes angoisses s'efforcent de serrer le cœur du missionnaire. Même anxiété. Sommes-nous dans le bon chemin? Il ne faut pas s'égarer dans le lacs des sentiers.

Ils arrivent à un village sylvestre bâti sur le même plan que celui qu'ils viennent de laisser. Le missionnaire suivra le même programme que la veille: Poignée de mains avec le contremaître. Son abord est plus froid ou plus cordial que l'autre. Il rencontrera des contre-

maîtres catholiques et protestants, canadiens-français, irlandais, anglais. Il en sera de même des cuisiniers. Il ira donc présenter ses hommages au *couque*. Il sera dans la grande hutte-dortoir à la rentrée des hommes. Puis en leur temps, sermon, séance de confessions, messe, communions.

Dans les différents chantiers, il y aura plus ou moins de catholiques, plus ou moins de Canadiens français, on montrera plus ou moins de bonne volonté. Le missionnaire, lui, s'efforcera de faire le plus de bien possible, partout.

S'il ne s'est pas fait remplacer, après quatre ou cinq visites, il doit retourner passer le dimanche dans sa paroisse ou une de ses missions et revenir ensuite reprendre la besogne interrompue. Si un confrère a bien voulu prendre sa place, il continuera ses visites et choisira, pour le dimanche, le chantier où se trouve le plus de Canadiens français. Là il trouvera quelque ancien enfant de chœur qui servira à l'autel, quelques chantres qui chanteront la messe avec lui.

Le nombre des chantiers visités pendant un hiver varie selon les régions. Il y a des prêtres qui en visitent dix, d'autres, quinze, vingt, vingt-cinq et plus.

Lorsque l'estomac délabré par une nourriture trop forte, les os brisés par les voitures et les couchettes de branches de sapin, la tête fatiguée par le manque de sommeil, le missionnaire sort du bois, après avoir terminé la dernière visite de la saison, inconsciemment il pousse un soupir d'aise, en même temps que ses yeux accoutumés à la demi-obscurité de la forêt sont éblouis par la clarté resplendissante qui baigne le clocher de sa chapelle.

Son pauvre presbytère lui semble un palais.

Quand les visites des chantiers sont terminées, les humbles travailleurs du bon Dieu aiment à se réunir, à l'occasion des Quarante-Heures, par exemple, afin de savourer ensemble la satisfaction d'un rude devoir accompli. On raconte ses diverses aventures, les réceptions dont on a été l'objet, on parle de l'état et des travaux des chantiers, des différentes dispositions des contre-mâîtres; de la proportion de catholiques et de leur plaisir à entendre parler. On fait allusion à ces longues séances de confessions derrière la couverture de laine grise, dans l'angle obscure et humide, et des retours consolants, opérés par la grâce de Dieu; on évoque les messes matinales dans le bois et la foi des gens à recevoir la sainte communion. On n'oublie pas de parler de leur générosité, car, nous l'avons déjà rappelé, les bûcherons se considèrent justement tenus d'offrir une aumône au prêtre qui les visite. Ces aumônes aideront à sa subsistance ainsi qu'à ses œuvres.

Ils s'entretiennent aussi de leur paroisse ou de leurs missions, des travaux qu'ils ont entrepris, des projets qu'ils veulent mettre à exécution. Car ces visites aux chantiers ne sont pour eux qu'une diversion, qu'un moyen de faire du bien, et leur principale ambition est de procurer le progrès de leur paroisse ou de leurs missions.

Ils ne font pas mention de leurs fatigues. Ils semblent les avoir oubliées. Si on leur en parle, pour ne pas manquer à la vérité, ils diront simplement: « Les chantiers, c'est dur! »

Quels sont ces apôtres des chantiers? Ce sont, même dans l'Ontario, des religieux français et canadiens-français, qui sont employés aux missions sauvages, des prêtres séculiers canadiens-français, qui ont laissé les beaux diocèses de la province de Québec pour se consacrer à

l'œuvre de la colonisation. Ils marchent sur les traces de leurs héroïques devanciers, dont la tâche était encore plus pénible sans doute.

Ils bâtissent des églises et des chapelles, soutiennent des écoles, conservent la foi et la piété chez les colons et les sauvages et, comme vacances, l'hiver, ils vont porter les secours de la religion aux travailleurs de la forêt. Ils ne se demandent pas si on apprécie leur œuvre, si on s'en entretient, même si elle est connue; ils travaillent sous l'œil du grand Maître et pour lui, encouragés dans leurs labeurs par l'amour de leur pays et de leur race, par le désir de contribuer à son progrès, par un zèle sincère pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Joseph-Alphonse DESJARDINS, S. J.

# FAITS SOCIAUX

---

## L'industrie forestière dans la province de Québec.

Nous empruntons à l'*Annuaire statistique de Québec*, pour l'année 1921, les renseignements suivants sur l'industrie forestière dans notre province. Ces pages complèteront excellemment celles qui précèdent et feront saisir l'importance du commerce du bois chez nous. Nous ne donnons ici que des tableaux d'ensemble, laissant de côté les statistiques de détail contenues dans l'*Annuaire*.

### I

#### Produits forestiers.

L'industrie de la coupe du bois sur les lots privés, de même que dans les forêts publiques, est l'une des plus importantes, sinon la plus importante, de la province, par la valeur de ses produits. En effet, si l'on consulte les statistiques forestières pour l'année se terminant le 30 juin 1920, l'on constate que l'on a coupé des billots de diverses essences forestières dont le total, en mesure de planche, donne 1,743,165,177 pieds, d'une valeur de \$66,542,236.11. En y ajoutant les autres produits forestiers, dont on verra la liste dans les tableaux suivants et dont la valeur est de \$19,880,492.61, on obtient un montant total de \$86,422,728.72.

C'est sans contredit, pour l'année 1920, l'industrie qui a le plus contribué à répandre l'argent un peu partout dans la province.

Les forêts de la province de Québec sont classées en cinq catégories distinctes.

1° Les forêts privées; 2° les forêts affermées; 3° les forêts des lots sous billet de location; 4° les forêts non-affermées; 5° les réserves forestières cantonales.

Les *forêts privées* proviennent: des anciennes seigneuries, des subsides en terres accordés aux compagnies de chemins de fer et des terres vendues aux colons par le Gouvernement; les *forêts affermées* sont les territoires boisés dont la coupe du bois est vendue à divers concessionnaires par le Gouvernement; les *forêts des lots sous billet de location* deviennent la propriété du colon quand il a obtenu du Gouvernement la *patente* de ce lot; les *forêts non affermées* sont celles qui appartiennent encore en propre à la Couronne et qui n'ont pas été exploitées; enfin, les *réserves forestières cantonales* sont formées de terrains incultes, dans certains cantons partiellement déboisés, pour en faire des réserves destinées à fournir du bois de chauffage et de construction aux habitants des alentours, moyennant certains règlements à observer.

Les statistiques publiées ci-après ont été préparées par le Service forestier, c'est-à-dire par les nombreux agents à l'emploi de ce Service, qui sont chargés de la surveillance de la coupe des bois sur les terres de la Couronne; ceux-ci recueillent non seulement les rapports des opérations forestières sur les limites du Gouvernement, mais aussi, autant que faire se peut, ils se renseignent au sujet des opérations forestières sur les lots sous billet de location et sur ceux *patentés*. Il peut se faire qu'un bon nombre d'exploitants sur ces derniers lots ne fassent pas rapport, mais c'est là quantité négligeable au point de vue du résultat total, car le Service forestier possède des rapports sur toutes les opérations des grandes exploitations.

Le tableau suivant donne un résumé des opérations forestières et de la valeur des produits, pour les années

1917, 1918, 1919 et 1920. L'on y voit que, en 1918, les bois de sciage avaient légèrement fléchi quant à la quantité coupée, mais en 1919, ils dépassent sensiblement la coupe de 1917 et davantage encore en 1920. Le prix de vente, par mille pieds, mesure de planche, est passé successivement de \$19.73 en 1917 à \$25.90 en 1918, à \$33.77 en 1919 et à \$38.17 en 1920.

L'on y constate de plus que l'augmentation de la valeur totale des bois de sciage en 1920 a été au-delà de 69% sur l'année 1919. Cet accroissement est dû à l'augmentation du prix de vente et aussi à la plus grande quantité de bois qui fut coupé la dernière année.

Quant aux autres produits forestiers, dont on verra la liste dans la deuxième partie du tableau suivant, on constatera, entre autres choses, que la quantité de bois à pulpe a considérablement diminué en 1920; les pièces de bardeau ont plus que doublé en 1920, mais la baisse extraordinaire de 1919 s'explique par le prix élevé qu'avait atteint ce produit, de même que tous les matériaux de construction. Les traverses ont été coupées en plus grand nombre, mais les poteaux diminuent toujours en quantité. Les lattes sont beaucoup plus nombreuses, mais les douves et bois à merrains ont, à bien dire, disparu du marché depuis une couple d'années, tandis que les bois équarris se font de plus en plus rares.

En jetant un coup d'œil sur la dernière partie de ce tableau, l'on voit que la valeur des autres produits forestiers s'est élevée, en 1920, comme nous l'avons dit précédemment, à \$19,880,492.61. La valeur de tous les produits forestiers pour chacune des quatre années s'affiche comme suit: en 1917: \$35,585,196.10; en 1918: \$40,761,730.61; en 1919: \$58,328,477.17 et en 1920: \$86,422,728.72.

BOIS DE SCIAGE	1917	1918	1919	1920
Coupe en p. m. p. ....	875,842.034	759,933,605	1,162,672,623	1,743,165,177
Prix moyen par 100 p. m. p. ....	\$ 19.73	\$ 25.90	\$ 33.77	\$ 38.17
Valeur totale .....	\$17,270,908.23	\$19,685,740.27	\$39,269,903.44	\$66,542,236.11
AUTRES PRODUITS FORESTIERS	1917	1918	1919	1920
Bois de pulpe .....	1,357,007 cds	1,599,278 cds	1,305,931 cds	953,875 cds
Bardeaux .....	476,479,671 pièces	324,319,480 pièces	74,056,650 pièces	188,860,872 pièces
Traverses .....	5,096,522 »	5,041,495 »	1,117,783 »	2,031,570 »
Poteaux .....	449,708 »	343,989 »	59,077 »	43,694 »
Lattes .....	66,427,250 »	29,962,100 »	21,230,700 »	47,287,722 »
Douves et bois à merrains .....	4,800,000 »	7,684,747 »	725,278 »	.....
Bois équarris .....	102,102 cubic ft	472,883 cubic ft	20,222 cubic ft	26,000 pds cubes
ENSEMBLE DES VALEURS	VALEUR EN			
	1917	1918	1919	1920
Bois de sciage .....	\$17,270,908.23	\$19,685,740.27	\$39,269,903.44	\$66,542,236.11
Autres produits forestiers .....	\$18,314,287.87	\$21,075,990.34	\$19,058,574.73	19,880,492.61
<b>TOTAL .....</b>	<b>\$35,585,196.10</b>	<b>\$40,761,730.61</b>	<b>\$58,328,477.17</b>	<b>\$86,422,728.72</b>

## II

### La protection contre les feux de forêts dans la province de Québec

Les quatre associations locales fondées depuis quelques années, dans la province de Québec, pour la protection des forêts contre l'incendie, améliorent, à chaque saison, leurs moyens de combattre les feux de forêts afin de diminuer, autant que faire se peut, les pertes que subit annuellement notre domaine forestier.

Les propriétaires de limites, qui sont membres de ces associations, sont au nombre de 171, détenant une superficie totale de forêt de 40,123,083 acres, soit 62,690 milles carrés.

Le nombre des feux éteints, pendant l'année 1920, par les gardes-forestiers de ces associations, s'élève à 947 avec une superficie brûlée totale de 214,120 acres.

Les inspecteurs et sous-inspecteurs de ces associations avec les gardes-forestiers, ont parcouru pendant la saison 674,095 milles en forêt et le long des voies de chemin de fer.

Le nombre de *permis de brûler*, délivrés pendant l'année, a été de 7,662; il était de 10,249 l'année précédente.

Les dépenses totales des quatre associations, pour l'année 1920, ont été de \$313,559.00, dont \$22,979.00 payées par le gouvernement de Québec.

La superficie, en bois marchand, de forêt brûlée en 1920 est de 65,184 acres sur une superficie totale brûlée de 214,120 acres, tandis qu'en 1919, la superficie brûlée en bois marchand était de 36,935 acres sur une superficie totale brûlée de 184,409 acres. L'augmentation est considérable.

Des 947 feux de forêt éteints pendant l'année, 370 ont été causés par les colons, 211 par les locomotives, 60 par les bûcherons et les autres proviennent de causes diverses ou inconnues.

### III

#### **Bois à pulpe, pâte et papier**

Cette industrie a pris une telle extension dans la Province, au cours des dernières années, que l'on peut maintenant la considérer comme l'une des plus importantes par la valeur des essences forestières qu'elle absorbe, la main-d'œuvre qu'elle emploie et la quantité de produits fabriqués qu'elle met sur le marché.

Bien que le bois à pulpe, les pâtes et papiers n'eussent pas encore atteint, en 1919, les prix élevés qui les ont rendus si précieux en 1920, il est tout de même remarquable de constater le développement du nombre des usines où l'on fabrique ces produits, les quantités de matériaux employés, de même que la valeur des produits fabriqués. Les usines où l'on emploie ces produits sont passées de 26 à 46, soit une augmentation de 20 dans l'espace de 7 ans, c'est-à-dire de 1913 à 1919. Le nombre de tonnes de pulpe produites au total, en 1913, était de 514,299, pendant qu'il avait atteint, en

1919, 831,291 tonnes. Le nombre de cordes de bois à pulpe consommé en 1913 était de 629,934, comparé à 1,176,134 tonnes en 1919, soit une augmentation de près de 86% sur 1913. La valeur de ce bois, qui était alors de \$4,107,689.00, avait passé, au cours de la même période, à \$13,830,734.00. Mais il faut dire aussi que la corde de pulpe, qui ne valait que \$6.52, en moyenne, en 1913, se vendait \$11.76 en 1919 ce qui fait une augmentation de \$5.24 par corde ou de 80%.

Les principales essences forestières employées dans la fabrication de la pulpe sont l'épinette, le sapin baumier, la pruche, le pin gris et le peuplier. L'épinette l'emporte sur les autres essences et la proportion qu'elle a fournie dans la fabrication de la pulpe, depuis 1914, n'a jamais été inférieure à 61.03%; elle s'est élevée jusqu'à 76.5% en 1917; pour l'année 1919, elle a été de 64.68%. Vient ensuite le sapin, dont la proportion a oscillé, depuis sept ans, entre 23.04% et 35.84%. Comme on peut le voir, l'apport des autres essences est quantité négligeable.

Les meules ont converti plus de bois en pâte que tous les procédés chimiques réunis. Toutefois, l'on emploie aujourd'hui plus de sulfate qu'autrefois dans la conversion de ce produit forestier. La soude ne semble guère en honneur auprès des fabricants de pulpe chimique.

**Essences utilisées dans la fabrication de la pulpe,  
dans la province de Québec**

ESSENCES UTILISÉES	1919		1918		1917		1916		1915		1914	
	Cordes	%	Cordes	%	Cordes	%	Cordes	%	Cordes	%	Cordes	%
Épinette.....	760,786	64.68	733,606	67.59	849,004	76.50	564,083	61.03	455,165	65.34	404,290	63.52
Sapin baum.....	410,389	34.89	342,807	31.58	255,695	23.04	331,307	35.84	213,376	30.56	211,943	33.29
Pruche.....	2,146	0.18	5,336	0.49	1,581	0.14	1,258	0.14	286	0.06	172	0.03
Pin gris.....	119	.....	25	.....	.....	.....	24,615	2.66	25,953	3.69	16,746	2.63
Peuplier.....	2,894	0.25	3,704	0.34	3,589	0.32	3,099	0.33	3,182	0.35	3,345	0.53
<b>TOTAL.....</b>	<b>1176134</b>	<b>100.00</b>	<b>1085478</b>	<b>100.00</b>	<b>1109869</b>	<b>100.00</b>	<b>924,272</b>	<b>100.00</b>	<b>697,962</b>	<b>100.00</b>	<b>636,496</b>	<b>100.00</b>

Un parallèle est établi, ci-après, entre les usines à pulpe dans la province de Québec et les usines à pulpe dans le Canada tout entier, pour chacune des années 1913 à 1919 inclusivement. Ce parallèle permet de constater que la province de Québec seule possède presque autant d'usines que les autres provinces réunies, puisque le nombre total, pour le Canada, était de 99, comparé à 46 pour la province de Québec, en 1919. Pendant que l'on a utilisé, dans toutes ces usines, 2,428,692 cordes de bois à pulpe, la province de Québec seule en comptait 1,176,134. L'on remarquera encore que la valeur, par corde, a toujours été, depuis 1913, moindre dans la province de Québec que la moyenne générale du Canada.

Enfin, un autre tableau fait toucher du doigt le résultat de la politique provinciale inaugurée en 1910, relativement au bois à pulpe coupé sur les terres de la Couronne. Depuis cette époque, tout ce bois doit être converti en pulpe dans une usine canadienne, bien que les essences forestières coupées sur les lots patentés peuvent être vendues et exportées aux États-Unis. Ainsi donc, en 1910, 69% de la production était exportée aux États-Unis; en 1911: 62%; en 1912: 56.5%; en 1914: 51.9%; en 1915: 47.2%; en 1916: 46%; en 1917: 38.6%; en 1918: 44.9%; et enfin, en 1919: 36%. Donc dans l'espace de neuf ans, la proportion de l'exportation aux États-Unis des bois à pulpe, qui était de 69%, est descendue à 36%.

Signalons encore que, en 1910, l'exportation et la fabrication indigène du bois à pulpe, qui était de 1,121,755 cordes, d'une valeur de \$6.00 la corde, s'est élevée, en 1919, à 1,837,548 cordes, dont la valeur moyenne était de 11.62 la corde. D'autre part, la valeur totale du bois à pulpe en 1910 n'était que de \$6,969,831.00 comparée, neuf ans plus tard, à \$20,255,158.00.

## FORÊTS<sup>1</sup>

### Les forêts canadiennes

Les ressources forestières du Canada sont circonscrites, *grosso modo*, dans trois zones: 1° La forêt des sapins géants des Montagnes Rocheuses et du littoral du Pacifique; 2° la forêt septentrionale des conifères, descendant du Yukon en une large courbe, touchant au nord des grands lacs et se continuant jusqu'au Labrador; 3° la forêt des essences de bois dur ou arbres feuillus s'étendant depuis le lac Huron, à travers le sud d'Ontario et de Québec, jusqu'au Nouveau-Brunswick et le littoral de l'Atlantique. Les pluies, la température et la nature du sol sont les causes déterminantes de cette localisation des essences forestières. On estime que 932,416 milles carrés, soit environ un quart de la superficie totale de la puissance (3,729,655 milles carrés) sont couverts de forêts, dont 390,625 milles carrés environ contiennent des arbres utilisables; il est vrai qu'à cause du manque de moyens de transport, une partie de ce bois est inaccessible à l'exploitation.

### Industries forestières

Les forêts du Canada appartiennent principalement au gouvernement fédéral et aux gouvernements provinciaux, qui en afferment la coupe aux industriels exploitant des scieries et des pulperies. Depuis quelques années, il est formellement interdit d'exporter en grume les arbres abattus dans les forêts dominales, leur transformation en planches, en pulpe, etc., devant s'opérer au

---

1. Extrait de l'*Annuaire du Canada*, 1921, pp. 326-329.

Canada; et même, le bois des forêts domaniales de la province d'Ontario ne peut être transformé en papier que dans les papeteries de cette province. Ces restrictions, les facilités de transport du bois qu'offre en Canada le flottage et enfin la multitude des chutes d'eau ont donné aux industries de la pulpe et du papier un vaste essor.

La première pulperie canadienne fut construite à St-Andrews, province de Québec, en 1803. En 1825, la première papeterie du Haut-Canada vit le jour à Crook's Hollow, son propriétaire recevant une subvention du gouvernement, en récompense de ses efforts. Dès 1881, on comptait 5 pulperies et papeteries dans la Puissance, absorbant un capital de \$92,000. En 1920, 100 compagnies en commandite fabriquaient la pulpe et possédaient toutes ensemble un capital de \$221,472,538.00 (chiffres préliminaires). Les exportations de bois à pulpe et de papier du Canada ne sont dépassées que par ses exportations de produits agricoles; pendant l'exercice budgétaire terminé le 31 mars 1921, le Canada a exporté pour \$116,260,591 de bois brut, \$92,103,307 de papier et \$75,256,371 de bois ouvré. Les États-Unis constituent un marché permanent et commode pour la plus grande partie des produits de cette industrie.

En l'année 1919, le groupe des industries dont le bois de charpente et de construction est la principale matière première, embrassait 4,966 établissements possédant tous ensemble un capital de \$395,808,490 et dont la production de l'année atteignait \$354,617,529; ces industries payaient \$82,492,121 de salaires à leurs 101,215 ouvriers et journaliers et \$12,734,049 de traitements et appointements à leurs 8,608 employés.